Et des danseurs joyeux les cercles agités,
S'enlent en tournoyant, à coups plus répétés.
Du roi Donnacona la voix alors résonne,
En mesure battant sur le chant qu'il entonne,
L'interminable ronde aux bords audacieux,
Par moment élargit et resserre ses navids.

La voix de l'Agouhanna.

L'esprit du grand Lac solitaire,
Vient de conduire près de nous
Les fils d'une race étrangère
Inconnue à nos Manitous.

Une fertilité surnaturelle
Est empreinte sur tous leurs traits,
Dans leurs tunins la foudre étincelle
Et fait frissonner les forêts.

Ils ont pour leurs marches guerrières
Des coursiers aux naseaux fumants ;
Nos armes les plus meurtrières,
Pour eux sont des hochets d'enfants.

Frères au son de l'harmonie
Fétons ceux que les cieux envoient
Puisqu'ils sont rois par le génie
Qu'aussi par l'honneur ils le soient.

Et, sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie,
Le chant se précipite et la ronde tournoie ;
Et des bois ébranlant les dômes ombrés
Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

LA VOIX D'UN CHASSEUR.

Pour atteindre l'oiseau timide
Qui dans l'air s'envole si haut,
Ils n'ont pas de flèche rapide,
Pourtant ils transpercent l'oiseau.

Ils n'ont pas de fer qui déchire
Pour tuer le tigre acharné ;
Et cependant le tigre expire
Sitôt que leur foudre a tonné.

Quand le vent du nord se déchaine
Son souffle courbe les forêts.
Eux, ils abattent le grand chêne
Avec leurs terribles boulets.

Frères, célébrons en cadence
Ces étrangers mystérieux ;
Puisqu'ils sont rois par la puissance,
Que notre hommage aille vers eux.

Et, sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie,
Le chant se précipite et la ronde tournoie ;
Et des bois ébranlant les dômes ombrés
Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

LA VOIX DU PÊCHEUR.

J'aime mon beau canot d'écorce
Que bercent les flots endormis
Soit qu'il faille tendre l'amorce
Ou poursuivre des ennemis.

L'écume des rochers sauvages
M'enivre de joie et d'orgueil,
Je souris au bruit des oranges
Et j'aime à bondir sur l'écueil.

Mais quand mon oeil jaloux retombe,
Sur les pirogues des teints blancs
Je sens comme un vent de la tombe
Passer sur mes bras impulsants.

Frères, célébrons le prodige
De leur voyage aérien ;
Puisqu'ils sont rois par le prestige,
Qu'ils le soient aussi par le bien.

Et, sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie,
Le chant se précipite et la ronde tournoie ;
Et des bois ébranlant les dômes ombrés
Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

LA VOIX D'UNE JEUNE INDIENNE.

Sur leur front blanc comme la neige
Se pose un casque à large pli,
Qui, par son ombre, le protège
Et, par sa forme, l'embellit.

Leurs habits qu'un ceinturon presse
Sont faits de légers filaments
Dont les tissus avec souplesse
Cèdent à tous leurs mouvements.

Pour une étoffe de leur laine
Je donnerais mon doux lamac
Mes beaux colliers de porcelaine
Et mes coquilles du Grand Lac.

Mes sœurs que notre voix amie
Chante l'étranger tant fêté
Et, s'il est roi par l'industrie,
Il l'est aussi par la beauté !

Et, sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie
Le chant se précipite et la ronde tournoie ;
Et des bois ébranlant les dômes ombrés
Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

COLONISATION

Le Territoire de la Baie d'Hudson.

Il y a une quarantaine d'années, le monde d'au-delà de l'Atlantique fut vivement excité par l'apparition d'un livre assez étrange et singulièrement monotone. Un Américain appelé Tanner enlevé dans sa jeunesse par les Indiens, devenu sauvage, puis entré au service de la Compagnie de la baie d'Hudson et redevenu civilisé, venait d'écrire ou de dicter ses souvenirs de la vie indienne. Dans ce temps-là, l'humanité s'intéressait à elle-même ; on était curieux de connaître les sentiments d'un sauvage et de les comparer à ceux d'un civilisé. Par malheur, tant qu'il avait été sauvage, Tanner n'avait pas pensé ; ses souvenirs se bornaient à dire : " Tel jour j'ai mangé, et tel jour j'ai eu faim." L'incident de son mariage offrait lui-même peu d'intérêt. Une femme s'approche, prend la pipe qu'il avait entre les dents, et en tire trois ou quatre bouffées de tabac et la lui rend. Ce manège répété deux fois, Tanner eut une femme pour lui raccommoder ses mocassins, et l'Indienne un mari pour lui tuer du gibier. Il n'est pas vrai que les animaux diraient des choses intéressantes, s'ils pouvaient parler ; on n'a rien à dire quand on ne pense pas, et le sauvage, qui vit d'instinct comme la brute, ne saurait se peindre lui-même : des civilisés seuls peuvent raconter sa vie. Sous ce rapport, le livre que nous allons essayer de faire connaître remplit toutes les conditions désirables. Deux civilisés, bien plus deux enfants gâtés de la civilisation, lord Milton, le fils aîné de lord Fitz-William, c'est-à-dire l'héritier d'une des plus grandes fortunes d'Angleterre, et un jeune médecin, le docteur Chendle, ont la fantaisie d'aller vivre en sauvages sur le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ils y passent l'hiver dans une hutte, au milieu des neiges, chassent le bison au Sud et la martre au nord, et lorsqu'ils se sentent suffisamment endurcis à la fatigue et aux privations, ils s'élancent à travers les Montagnes-Rocheuses, et veulent, en dépit de tous les obstacles, découvrir une route directe entre le Canada et les terrains aurifères de la Colombie anglaise.

Sans doute les beaux temps de la vie sauvage sont passés. Sur l'immense territoire gouverné par la Compagnie de la baie d'Hudson, et qui égale en étendue les Etats-Unis, il n'existe que des débris de peuplades. Comme le castor, l'Indien a perdu ses instincts en cessant de vivre en société. Pour rencontrer de vrais sauvages, il faut aller chez les Sioux et parmi les Indiens qui n'ont pas cessé d'être en guerre contre les blancs. D'un autre côté, lord Milton et M. Chendle se font sauvages plus que de raison. En dépouillant les vêtements des civilisés, ils en ont rejetés les pensées. Leur prétention est d'être uniquement des marcheurs et des chasseurs. Ne demandez pas à lord Milton et à M. Chendle d'être des philosophes parce qu'ils ont